

qu'il serait plus facile à ce parquet de résoudre l'étrange problème d'identité qui se présentait dans cette double affaire.

Je n'étais cependant pas fâché de résoudre moi-même la difficulté. On est juge d'instruction, c'est-à-dire curieux, chercheur, investigateur, et j'avais la vocation.

Je réfléchis quelques heures et il me sembla que je devinais l'énigme, que je tenais la clef du mystère et que j'avais résolu le problème.

Je voulus donc interroger de nouveau Birbal et essayer de le faire parler, d'arracher de lui-même un aveu, avant de le renvoyer au parquet voisin.

Je le fis sortir de prison à la nuit. Les gendarmes l'emmenèrent au palais de justice.

J'avais auprès de moi le substitut, un juge et un greffier, deux lampes étaient allumées dans mon vaste et sombre cabinet qui prenait ainsi l'apparence et la solennité d'un tribunal.

Je fis asseoir le prisonnier bien en face de moi entre deux gendarmes. Les lampes projetaient leur lumière directement sur son visage.

J'examinai attentivement le prisonnier, il était impassible en apparence, mais les yeux trahissaient une profonde inquiétude.

— Birbal, lui dis-je tout à coup...

A ce nom de Birbal il tressaillit.

Je poursuivis :

— Dans la nuit du 10 au 11 juillet, sur la route de Montpellier à Béziers, au lieu dit la Fontainette, vous avez étranglé un charretier.

Le prisonnier blêmit. Ses lèvres se décolorèrent, les prunelles de ses yeux vacillaient.

J'ajoutai :

— L'homme mort, vous lui avez pris un sac rempli d'argent. Voici le sac, il est là, c'est celui que nous avons trouvé sur vous.

Le prisonnier regarda le sac avec des yeux égarés.

Je poursuivis :

— Puis, vous avez eu la singulière idée d'enlever à votre victime son chapeau et sa blouse et de lui passer les vôtres, qui étaient en mauvais état...

Le prisonnier tremblait visiblement.

— Un hasard singulier, ou plutôt la Providence même vous a livré entre nos mains. Votre victime portait dans son sac un certain nombre d'écus faux à l'effigie de Charles X, et le charretier était activement recherché parce qu'il en avait donné plusieurs en paiement sur la route de Béziers à Montpellier : or l'écu que vous avez remis au péage du pont de Saint Caprais était faux et à l'effigie de Charles X, et il en reste dans votre sac une vingtaine également faux et à la même effigie.

PENDANT LA MESSE DE MINUIT



Dépêchons ; les voilà qui arrivent.

Vous avez étranglé le charretier pour le voler, et en le volant, vous vous êtes vous-même placé sous le coup de la justice une seconde fois.

Poursuivi pour avoir assassiné le charretier et poursuivi pour émission de fausse monnaie ; or le signalement du charretier qui répandait des écus faux correspondait d'autant mieux au vôtre depuis le crime que vous ressembliez physiquement à votre victime, et que lui

ayant volé sa blouse et son chapeau, la ressemblance est encore plus frappante.

Birbal, la vol a-t-il été votre unique mobile ?

— Oui, répondit-il avec effort et d'une voix étranglée. Chassé de la place que j'occupais dans l'écurie d'une auberge où j'étais palefrenier, je dépensai vite le peu d'argent qui m'avait été donné à mon départ et n'ayant plus le sou, marchant une nuit sur la route de Montpellier, je vis devant moi un roulier conduisant une charrette. Je sais que ces gens-là ont toujours de l'argent et je résolus de le tuer pour le voler. Je marchai sans bruit derrière lui : quand je fus à portée, je le saisi au cou et, comme je suis très fort, j'en eus facilement raison. La charrette était vaguement éclairée et pendant la lutte, les chevaux continuèrent leur marche ; je ne vis pas l'homme bien distinctement, mais au toucher la blouse était très lisse me parut neuve ; quant à son chapeau, il ne pouvait être en plus mauvais état que le mien, je le pris et ayant ôté ma blouse, je l'échangeai contre celle du mort.

— Vous avez osé prendre les vêtements de votre victime... vous n'avez donc pas peur, vous n'avez pas de conscience, pas de remords ?

— Je n'ai pas fait de réflexions sur le moment mais aujourd'hui cette blouse me brûle et ce chapeau, je ne puis plus le supporter, il me donne le vertige...

Je dictai à mon greffier les paroles de l'assassin Birbal et les réponses du coupable, puis, conformément au Code d'instruction criminelle, je lui fis donner lecture de l'interrogatoire.

Il se terminait par ces mots :

« En conséquence Birbal est l'assassin du charretier Birbal. »

Comme le greffier lisait cette dernière phrase, le coupable jeta un cri terrible et il tomba comme une masse sur le plancher de mon cabinet.

Les gendarmes le relevèrent, on le fit revenir à lui, ses yeux restaient égarés, ses lèvres tremblaient, ses dents chiquaient et il murmura ces mots dans une sorte de râle épouvantable : *J'ai assassiné mon frère !*

La suite de l'instruction prouva, en effet, que l'assassin et la victime étaient frères, mais que si l'assassinat était volontaire, le fratricide était au hasard ; les fausses pièces de 5 francs avaient été remises au charretier dans des rouleaux qu'il avait reçu en paiement.

Birbal fut condamné à mort et exécuté. PAUL BELLET

UN PETIT SCANDALE DE NOEL



Cousin du Nord-Ouest. Faites pas attention, même Quignon, je vais sucer dans cette fourgon.

UN HEUREUX PROPRIÉTAIRE

Dans mon jardin j'aime les fleurs ;
Dans mon potage les primeurs.
J'aime les fèves des marais,
Me soucient peu de panais.
De l'épilharp à feuille verte,
Aliment doux, de goût inerte :
J'aime à déguster le melon
A l'ombre de ce haut houblon
(qui fournit la mousseuse bière,
Boisson saine et qui désaltère :
Les haricots nos à Soissons,
Les lentilles et les cressons.
J'aime surtout la grosse asperge
Que mon cure compare au cierge
Le jour de la communion
Ou bien de la procession.
L'oseille est toujours un peu sûre,
Je la recherche avec mesure
Autour du veau mélé à l'euf.
Je chéris la pomme de terre,
Dont l'armentier est le mystère.
J'estime un concombre farci :
Sa froideur se corrige ainsi.
Je ne hais pas les betteraves,
Je goûte aussi radis et raves.
Je suis un peu fort sur les navets
Dont je redoute les effets.
J'ose souvent de la carotte,
De l'oignon pour la gibelotte,
Parfois de la soupe à l'oignon,
Puis du celeri, du cardon.
Le chou par l'odeur qu'il exhale,
Est un aliment de la halle.
Ceux de Bruxelles sont petits,
J'aime choux-fleurs et salais.
Pour mes rôtis, j'ai des salades :
Sans un chapon elles sont fades.
J'adore la pomme d'amour,
L'artichaut, le topinambour.
Je conserve la pimprenelle,
Thym, serpolet et citrouille.
Je rends hommage aux girotons,
Et je confis les cornichons.
Pour le dessert, j'ai des groseilles,
Des cerises, des abricots.
Des raisins (mes superbes treilles
Donnent aussi des escargots).
Pommes, brugnons, pêches, amandes,
Et doux miel d'abeilles gourdantes :
Des poires de toute saveurs,
L'hiver, compense les primeurs.
J'ai des primes de chaque espèce :
Noix et cerneaux, je le confesse.
Me procurent certain plaisir
Lorsque l'automne va venir.
Le lait, les œufs toujours abondent :
Dindes, canards et poules pondent.
J'ai des pintades, des pigeons :
Au vivier, brochets et goujons :
Belles catpes, fines anguilles,
Je m'abrite sous mes charnières.
J'ai des lapins nourris au bois,
Vaches et montes champenois.

AULANIER.

CONNAISTOI, TOI-MÊME

Visiteur, (à un prisonnier). — Pourquoi êtes-vous ici ?

Prisonnier. — Pour avoir mal placé ma confiance.

Visiteur. — Comment ça ?

Prisonnier. — Je croyais que je courais plus vite que cela.